THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1327



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU





THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

LE TERRORISTE,

OU

LES CONSPIRATIONS JACOBITES,

A-PROPOS EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES.

Par F. M. MAYEUR, *Artiste.*

Représenté pour la première fois, à Bordeaux, sur le Théâtre de la République, rue du Mirail, le 5 Vendémiaire, an 5.



A BORDEAUX,

Chez SYLVA-LAFFOREST, Imprimeur, rue du Hâ, N°. 40.

AN CINQUIÉME.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les cit.
LINVAL, jeune homme, Employé.	*Blanvalet.*
CLAINVILLE, *idem.*	*Séveste.*
L'ÉVEILLÉ, niais, Valet de l'Hôtel.	*Mayeur.*
ADÉLAIDE, jeune orpheline.	*La cit. Mengozzi.*
GERTRUDE, vieille, Portière de l'Hôtel garni.	*La cit. St-Aubin.*
LOUVETEAU, Jacobin.	*Mercadier.*
JEUNES GENS, amis de Linval.	

La scène se passe dans l'appartement de LINVAL.

Je soussigné, declare avoir cédé au citoyen LAFFOREST les droits d'imprimer et de vendre LE TERRORISTE, ou LES CONSPIRATIONS JACOBITES, A-Propos en un Acte, en prose, mêlé de Vaudevilles, de ma composition, me réservant mes droits d'Auteur par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les Théâtres de France. A Bordeaux, ce 1er. Vendémiaire, l'an 5 de la République.

MAYEUR.

LE TERRORISTE,

OU

LES CONSPIRATIONS JACOBITES.

SCENE PREMIERE.

GERTRUDE, ADELAIDE.

GERTRUDE *est occupée à brosser un habit.*
ADELAÏDE *arrange des livres sur une table, en époussetant.*

Ensemble.

Air : *Musette de Nina.*

Quand le bonheur
N'a pas sur nous versé sa faveur
Avec soin, chaque jour
Il faut travailler tour-à-tour.

ADÊLAÏDE.

Employer son tems.

GERTRUDE.

Remplir ses instans.

ADÊLAÏDE.

Ciel protecteur,
Du malheur,
De l'honneur,
Vois mon cœur;
Ma douleur,
Mes soupirs, mes sanglots;
Prends pitié de mes maux.

Ensemble.

Quand le bonheur
N'a pas sur nous versé sa faveur
Avec soin, chaque jour
Il faut travailler tour-à-tour.

ADELAÏDE.

Tout est fini, bonne Gertrude ; j'ai serré soigneusement son linge, et je viens d'achever de ranger ses livres sur sa table.

GERTRUDE.

C'est bien, mon enfant, c'est bien. Le citoyen Linval trouvera aussi sa chambre bien en ordre et ses habits bien propres ; car je suis toute rendue de les avoir brossés. Allons, descendons maintenant.

ADELAÏDE, *les yeux fixés sur un tableau.*

Quel souvenir douloureux ce tableau fait naître en moi !

GERTRUDE.

Allons donc, que je ferme la porte.

ADELAÏDE.

Me voici.

GERTRUDE.

Viens, mon enfant..... tu sais combien j'aime à te donner ce nom ?

ADELAÏDE.

Et vous n'ignorez pas combien il m'est doux de le recevoir de vous ?

ADELAÏDE.

Hélas! oui, et pour jamais! habituée déjà à fléchir des géoliers, j'essayai l'empire de pitié sur des bourreaux; je m'adressai aux Membres de l'ancien Comité de Gouvernemen..... les monstres! pendant trois mois, je veillai sur le seuil de leur porte; pendant trois mois, je vécus de promesses perfides, de refus injurieux et d'affreuses menaces.

GERTRUDE.

Tant de crimes ne sauraient rester impunis.

ADELAÏDE.

Enfin, mon malheureux père paraît devant ses Juges assassins; il veut prouver son innocence, d'un seul mot, en faisant connaître la fausseté de son accusation; le barbare président lui interdit la parole..... Je m'efforce de faire entendre les cris de la nature, on m'entraîne avec violence; mon père vit cet affreux spectacle, et marcha au supplice, en pensant que sa fille allait rester seule dans le monde, livrée au désespoir et aux horreurs de l'indigence.

GERTRUDE.

Les cruels auteurs de tes maux ont été trompés dans leur affreux espoir. Je t'ai adoptée, tu es ma fille; et si je ne te donne que peu, c'est que je ne possède pas davantage. Simple portière de cette maison meublée, il faut que je gagne mon pain de chaque jour; tu m'aideras, nous partageons

ce que j'ai, et je sens que celui qui donne est encore plus heureux que celui qui reçoit. Mais quel fut le motif de l'arrestation de ton père ?

ADELAIDE.

L'infâme dénonciation d'un traître, d'un voisin jaloux, qui n'a pu pardonner à mon père d'avoir été nommé à une place de confiance, dont il avait été chassé comme intrigant.

GERTRUDE.

Ah ! que de bons citoyens ont été, comme ton père, sacrifiés à la cupidité et à l'envie !

DUO.

Air : *Quel air distrait, et quel regret !*

(Des femmes et le secret)

GERTRUDE.

Plus de douleurs,
Et plus de pleurs,
Je remplacerai ton père ;
Oui, Oui, ma chère,
Chaque jour,
Je veux que vers toi, tour-à-tour,
Mes soins obligeans
Calment tes tourmens.

ADELAIDE.

Hélas ! vos bienfaits,
Pour jamais,
Ont su pénétrer mon ame ;
Ils y resteront désormais
Gravés en traits de flamme,
Je vous le promets.

GERTRUDE.

Tu as pleuré ! qu'as-tu, mon enfant ?

ADELAÏDE.

Mes yeux se sont involontairement portés sur cette peinture. Ces traits vénérables m'ont rappellé ceux de mon infortuné père ; et malgré moi, des larmes ont inondé ma paupière.

Air : *Toi que sans cesse j'appelle.* (dans la caverne).

Mon ame est encor flétrie
Des grands coups qu'elle a reçus ;
Jouet de la tyrannie,
Le plus tendre père n'est plus.
Je passerai toute ma vie,
Malgré mes soupirs superflus,
A pleurer ses vertus. (*ter.*)

GERTRUDE.

Fille infortunée ! combien d'autres, avec toi, ont à pleurer d'innocentes victimes ! mais, grace au Ciel, le règne de la justice s'établit chaque jour ; des tigres ne domineront plus la portion saine des gouvernans.

ADELAÏDE.

Bienfaisante Gertrude ! sans vous que serais-je devenue ? fille d'un vieillard assassiné juridiquement, et privée de ma fortune, je fis deux cens lieues à pied pour suivre à Paris la charrette qui portait mon père, ainsi que ses malheureux compagnons, et qui le déposa dans cet antre de calamités, appellé conciergerie.

GERTRUDE.

C'était en frimaire, an 2e ?

ADELAÏDE.

C'était au plus rigoureux de l'hiver. Mais qu'importait les angoisses de cette saison ? Je ne pensais qu'à l'auteur de mes jours ; la fatigue, les douleurs n'étaient rien pour moi. Les pieds déchirés par la route, pouvant à peine me traîner sur les traces de mon vénérable père, quand la charrette fatale s'arrêtait quelques instans, je retrouvais encore des forces pour courir vers lui, et presser son sein paternel que j'arrosais des larmes de la douleur.

Que de maux tu as éprouvés !

ADELAÏDE.

Dites, que de jouissances ! Ces maux n'étaient-ils pas supportés pour mon père ? Dans chaque ville où il devait s'arrêter, je lui préparais les alimens que la férocité de ses guides lui refusait. J'avais quelquefois la douce satisfaction d'obtenir, en les mendiant, une couverture, ou du moins un peu de paille pour reposer mon père dans les cachots qu'il habitait.

GERTRUDE.

Ainsi, tu as eu la douceur de le suivre et de le consoler jusqu'à ce que la prison de la conciergerie le séparât de toi ?

dire des injures en face... Ah ! pour le coup, il aurait trouvé à qui parler.

Air : *Riez, dansez.*

Bien souvent je suis convenu
Qu'cest un'bell'chose que la guerre!
Mais quand on en est revenu,
La chose est encor bien plus claire.
Je sens que je me battrais bien,
Si j'étais sûr..... de n'risquer rien.

GERTRUDE.

Et quel est la cause du tumulte que tu as entendu ?

L'ÉVEILLÉ.

Dame, je ne sais trop ; mais à travers la porte j'ai ouï quelques mots qui signifiaient que c'étaient les Terroristes qui voulaient relever la crête... Apparemment qu'on ne la leur a pas encore coupée assez drue.

GERTRUDE.

Je les reconnais bien là, ces hommes chargés de crimes ! ils cherchent à trouver l'impunité dans le trouble.

L'EVEILLÈ.

Qu'ils prennent garde que s'ils poussent l'honnête citoyen à bout, il ne leur en arrive autant, aujourd'hui que le jour de la fermeture de leur tripot.... vous vous souvenez bien que....

Air : *Eh! mais oui-dà.*

Dans cette pétaudiaire,
On claqua lestement
Les unes par derrière,
Les hommes pardevant :
Eh ! mais oui-da ,
Tout exclusif doit êtr'traité comm'ça :
Eh ! mais oui-dà ,
Il doit leur arriver encor pis qu'ça.

GERTRUDE.

Je l'espère bien. Cependant ils disaient alors que la suspension de leurs séances mettait la Patrie en danger.

L'ÉVEILLÉ.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Non, j'ai beau certes y songer,
Quand ces brigands sont en déroutes,
La France n'est point en danger ;
Mais ce sont bien les grandes routes.

SCENE IV.

Les mêmes. LINVAL.

LINVAL.

Serviteur, bonne Gertrude.

GERTRUDE.

Votre servante, M. Linval ; je viens de ranger votre appartement, vous trouverez le tout en bon ordre..... Voici vos journaux. Dinerez-vous ici, voulez-vous que j'envoie?...

Ensemble.

ADELAÏDE.

Plus de douleurs,
Et plus de pleurs,
Vous remplacerez mon père;
Ma tendre mère,
Chaque jour,
Quand vers vous je suis tour-à-tour,
Vos soins obligeans
Calment mes tourmens.

GERTRUDE.

Plus de douleurs,
Et plus de pleurs;
Je remplacerai ton père;
Oui, oui, ma chère,
Chaque jour,
Je veux que vers toi, tour-à-tour,
Mes soins obligeans
Calment tes tourmens.

SCENE II.

Les mêmes. L'ÉVEILLÉ, *des journaux à la main.*

L'ÉVEILLÉ.

VOILÀ tous les journal que le facteur vient d'apporter pour le citoyen Linval.

GERTRUDE.

C'est bon ; mets-les sur cette table ; mais il ne fallait pas les monter toi-même. Si quelqu'un entre, à qui veux-tu qu'il s'adresse ?..... Descends, Adélaïde, je vais te rejoindre tout de suite.

(*Adelaïde sort*).

SCENE III.

L'ÉVEILLÉ, GERTRUDE.

L'ÉVEILLÉ.

OH ! elle n'a pas besoin de descendre pour répondre, allez ; personne n'entrera, j'en suis bien sûr.

GERTRUDE.

Et qui t'a assuré de cela ?

L'ÉVEILLÉ.

C'est moi donc que je dis.

GERTRUDE.

Et la raison ?

L'ÉVEILLÉ.

Parce que j'ai fermé la porte cochère ; et à la grosse clé encore.

GERTRUDE.

Pourquoi cela ?

L'ÉVEILLÉ.

Parce qu'il y a des rumeurs plein les rues, qu'il y a peut être quelques dangers à courir pour les curieux ; et que, quand une fois une porte est bien fermée, on est plus à même, en dedans, de s'informer tranquillement de ce qui se passe.

GERTRUDE.

Peut-on être si poltron que ça pour un homme ! et si une seconde réquisition t'avait contraint à partir pour l'armée, qu'aurais-tu donc fait ?

L'ÉVEILLÉ.

Ah ! dame, il aurait bien fallu faire comme les autres ; mais ça m'aurait coûté, je vous l'avoue,..... de me battre comme ça de sang-froid ; à moins que l'ennemi soit venu me

LINVAL.

Non, ma bonne, non. Je ressors à l'instant; je ne suis entré que pour prendre mes armes. L'Eveillé va chercher mes pistolets et mon sabre; tu trouveras le tout au chevet de mon lit.

L'ÉVEILLÉ.

Oui, citoyen..... mais, dites-moi; vos pistolets sont-ils chargés ?

LINVAL.

Sans doute.

L'ÉVEILLÉ.

Dans ce cas, allez les décharger, je vous les apporterai après. Je ne manie pas comme cela des armes à feu. Diantre ! c'est un instrument trop traître ! Si ça vous avertissait encore, mais c'est que ça vous casse une tête sans dire garre.

LINVAL.

Eh ! va, nigaud, il n'y a rien à craindre.

L'ÉVEILLÉ.

Ah ! à la bonne heure.

(*Il sort*).

GERTRUDE.

Pourquoi donc vos armes? Qui est-ce qui se passe au dehors ?

LINVAL.

Air : *De Chardini.*

Ce sont Messieurs les exclusifs,
Qui, par un reste de vaillance,

Prétendent faire les rétifs,
Et je m'arme par prévoyance;
Car pour les mettre à la raison;
Il n'est besoin que d'un bâton. (*ter*)

L'ÉVEILLÉ.

Tenez, Citoyen, voilà votre sabre et vos pistolets.....

LINVAL.

Clainville n'est pas venu me demander?

GERTRUDE.

Non, Monsieur.

LINVAL.

Et Adélaïde se console-t-elle?

L'ÉVEILLÉ.

Oh! oui, Citoyen, elle se console. Elle ne pleure plus à présent que quand elle pense à son père.

LINVAL, *à Gertrude.*

Mon ami en est réellement amoureux, et est très-décidé à lui donner la main. Quant à moi, je ne saurais blâmer son choix; et Adélaïde trouvera dans cette union le bonheur et l'aisance, qui ne sauraient trop payer ses qualités et ses vertus.

Air: *Doux charmes de la mélodie.*

Elle est jeune, sensible et belle,
Son front respire la candeur;
Tout flatte, tout séduit en elle;
De plus, c'est l'enfant du malheur;

Préparons-lui ce sort prospère,
Ce sort qui lui paraît bien dû ;
Si le bonheur est sur la terre,
Il appartient à la vertu. (*bis*)

Adelaïde ne paraît pas rejeter les vœux de Clainville ?

GERTRUDE.

J'ai cru m'appercevoir, dans quelques conversations que j'ai eues avec elle, à ce sujet, que la recherche que votre ami faisait de sa main, la flattait ; mais la perte de son père est encore si récente à sa mémoire, et puis son indigence est si grande !...

LINVAL.

Une tendre épouse, qui n'est riche que de sa douceur et de sa sagesse, en est plus chère aux yeux de son mari..... Parlez-lui en faveur de Clainville, le bonheur de mon ami m'intéresse. Je vais retrouver mes camarades..... Mais voici Clainville !

SCENE V.

Les mêmes. CLAINVILLE.

Que je suis content de te trouver ! tu vas venir avec moi.

LINVAL.

Je sortais pour aller rejoindre nos braves amis, chez notre Capitaine.

CLAINVILLE.

Nous avons besoin de nous réunir. Croirais-tu, mon ami, que quelques scélérats d'agitateurs se sont répandus dans la ville et ont insulté les honnêtes gens.

LINVAL.

Que dis-tu?

Rien n'est plus vrai.

Air : *Le petit mot pour rire.*

Vingt contre un se réunissant,
Ils ont attaqué lâchement;
Tu vois quelle bassesse !

L'ÉVEILLÉ.

Oh ! cela ne m'étonne pas,
Leur conduit' fut dans tous les cas
Le *maximum* de la scélératesse.

LINVAL.

Hâtons-nous d'arrêter ces premiers mouvemens ; leur audace impunie accuserait notre faiblesse.

Oui, faisons-les rentrer dans la fange qui les dérobait à nos regards ; et s'ils veulent faire les mutins..... alors.....

Air : *En plein, plan.*

Dans la bande allant frappant,
En plein, plan, &c.
Dans la bande allant frappant,
Je rosse chaque drôle. (*bis*)

Crois-m'en sur ma parole ;
Puis soudain recommençant,
En plein, plan, &c.
Sur leur dos j'irai taillant,
Plus d'une carmagnole.

GERTRUDE.

Bien, mes chers enfans ! sauvez la France des attentats de ces hommes de sang qui voudraient encore l'asservir et la couvrir de crimes. Il existe un grand procès entre les oppresseurs et les opprimés ; il ne peut se terminer que par l'anéantissement des coupables oppresseurs.

L'ÉVEILLÉ.

J'appuie la proposition.

SCENE VI.

Les mêmes. ADELAIDE.

ADELAÏDE.

PArdonnez ma curiosité ; l'intérêt que vous inspirez est mon excuse. Je viens de vous voir entrer armé et précipitamment chez M. Linval ; tout paraît confirmer les bruits qui se répandent.

CLAINVILLE.

Ils sont vrais, belle Adelaïde, quelques coquins voudraient encore, par des cris séditieux, des provocations au pillage, exciter des déchiremens funestes à la chose publique ; mais nous nous sommes rassemblés, et nous triompherons bientôt de ce ramas

infect, l'horreur de la terre et le fléau de l'humanité.

ADELAÏDE.

En punissant des coupables, ménagez vos jours.

Air neuf de *Mingozzi*.

Ah! déjà trop de sang en France,
Fut répandu par de barbares mains;
On n'a que trop vu l'innocence
Victime d'affreux assassins.
Vouez au mépris, l'un et l'autre,
Ce parti vil et détesté;
Son sang, en se mêlant au vôtre,
En souillerait la pureté.

CLAINVILLE.

Ne redoutez rien pour nous. Le brigand est trop lâche pour être à craindre. Je serai bientôt de retour, belle Adelaïde, pour vous répéter que si mes vœux ne sont pas rejetés, je ferai mon bonheur de contribuer à votre félicité.

L'ÉVEILLÉ.

Comme il lui conte ça en douceur.

CLAINVILLE.

Air : *Je t'aime tant.* (Rondeau de Garat.)

Toujours vous aimer, vous chérir,
Ce sera mon unique affaire;
Mon cœur ne forme qu'un desir,
Et ce desir est de vous plaire;
Rendez heureux un tendre amant,
Qui veut être un époux fidèle;
On cache un cœur compatissant
Alors qu'on est sensible et belle.

ADELAÏDE.

Quand vous montrez autant d'amour,
N'y pas répondre est difficile ;
Vous méritez un doux retour,
Je le sens, j'en conviens, Clainville.
Restez toujours un tendre amant,
En devenant époux fidèle ;
Un cœur devient compatissant
Aux soins d'une ardeur vive et belle.

Trio.

CLAINVILLE.	ADÉLAÏDE.	LINVAL.
Toujours vous aimer, vous chérir,	Quand vous montrez autant d'amour,	Toujours vous aimer, vous chérir,
Ce sera mon unique affaire :	N'y pas répondre est difficile ;	Ce sera son unique affaire :
Mon cœur ne forme qu'un desir ;	Vous méritez un doux retour,	Son cœur ne forme qu'un desir,
Et ce desir est de vous plaire.	Je le sens, j'en conviens, Clainville.	Et ce desir est de vous plaire.
Rendez heureux un tendre amant	Restez toujours un tendre amant,	Rendez heureux un tendre amant
Qui veut être un époux fidèle ;	En devenant époux fidèle.	Qui veut être un époux fidèle ;
On cache un cœur compatissant,	Un cœur devient compatissant	On cache un cœur compatissant,
Alors qu'on est sensible et belle.	Aux soins d'une ardeur vive et belle.	Alors qu'on est sensible et belle.

LINVAL.

Soyez tranquilles, nous vous apporterons bientôt des nouvelles satisfaisantes. (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

ADÉLAÏDE, GERTRUDE, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ.

EH bien, ils ne m'emmènent donc pas avec eux ?

GERTRUDE.

Pourquoi faire ?

L'ÉVEILLÉ.

Pardi, puisqu'ils disent qu'il n'y a pas de risque à courir, je m'en tirerai aussi-bien qu'un autre. Nous nous partagerions la besogne.

Air : *De la Croisée.*

Tandis que Clainville et Linval,
Pour la tranquillité publique,
Chasseraient d'un air martial
Toute la vénimeuse clique ;
Leur exemple m'encourageant
A faire à mon tour quelque niche ;
J'arracherais à chaque agent
La moustache postiche. (*bis*)

GERTRUDE.

Oui, oh ! tu leur serais d'un grand secours ! reste ici, nous, nous allons veiller à ce que quelque exc usif ne vienne se réfugie dans la maison, en se sauvant bravement des coups des patriotes.

(*Elles sortent.*)

SCENE VIII.

L'ÉVEILLÉ, *seul.*

ALLEZ, soyez tranquille, mère Gertrude, ça va être fait comme vous le desirez. Ah ! ça, mais tandis qu'elles me laissent comme ça seul, si on allait venir m'attaquer ? Je ne suis pas embarrassé de me défendre, ce n'est que le courage qui me manque. Si je chantais

bien haut, ça ferait voir que je n'ai pas peur... Un homme qui chante, ça en impose!

(*Il regarde de droite et de gauche en tremblant, et en s'efforçant de chanter* : La rela la la la.)

SCENE IX.

L'ÉVEILLÉ, LOUVETEAU.

LOUVETEAU *accourant.*

MON ami, sauve-moi!

L'ÉVEILLÉ, *se jettant le visage contre terre.*

Eh! je suis mort!

LOUVETEAU.

Air : *Du pas redoublé d'infanterie.*

Mon bon ami, bannis ta peur.

L'ÉVEILLÉ.

Ah! que je suis à plaindre!

LOUVETEAU.

Mon cher, reviens de ta frayeur;
Vas, tu n'as rien à craindre :
J'accours promptement près de toi,
Pour réclamer ton zèle;

L'ÉVEILL, *revenant à lui.*

Oh! Ciel! pour le coup je vous doi
Une belle chandelle!

Que voulez-vous?

LOUVETEAU

Tu peux me rendre le plus signalé service. Des créanciers me poursuivent.... *à part.* Il

faut mentir pour me sauver. *Haut.* Je demeure dans la maison voisine.... *à part.* Me nommer serait me perdre. *Haut.* Si je rentre chez moi on m'y trouvera..... Mon ami, sauve l'innocence opprimée, en me cachant dans quelqu'endroit inaccessible.

L'ÉVEILLÉ.

Eh ! où diable voulez-vous que je vous cache ?

LOUVETEAU.

Où tu voudras, pourvu que je sois soustrait aux regards de ceux qui me poursuivent.

L'ÉVEILLÉ.

Ils sont donc bien méchans ?

LOUVETEAU.

Ce sont des contre-révolutionnaires, des monstres ?

L'ÉVEILLÉ.

C'est donc des Jacobins ?

LOUVETEAU.

Non, mon ami, au contraire.

L'ÉVEILLÉ.

Au contraire ! En ce cas vous vous trompez, il n'y a que cette méchante engeance-là qui soit capable de tous les crimes.

LOUVETEAU, *à part.*

Me voilà bien tombé.... *Haut.* Cache-moi de grace.

L'ÉVEILLÉ.

Vous n'êtes pas jacobin, vous ?

LOUVETEAU.

Non, mon ami : en ai-je donc la tournure ?

L'ÉVEILLÉ.

A peu près. Et puis, l'habit ne fait pas l'homme.

AIR : *du Vaudeville d'Arlequin, afficheur.*

Grace à la Révolution,
Que de changemens on vit naître !
Le laquais, dans un phaéton,
Eclabousse aujourd'hui son maître.
Combien de sots et de faquins
Que l'agio fait qu'on renomme !
Et combien l'on voit de coquins
Sous l'habit d'honnête homme !

Si vous n'êtes pas jacobin, dites avec moi, que ce sont des buveurs de sang, des scélérats....

LOUVETEAU.

Mais, mon ami....

L'ÉVEILLÉ.

Dame, voyez.... disant, cachant.

LOUVETEAU.

Allons... (*à part*) quel supplice !

L'ÉVEILLÉ.

Répétez avec moi :

AIR : *Pourquoi donc, papa.* (de la Décade).

Qui dit jacobin....

LOUVETEAU.

Qui dit jacobin,...

L'ÉVEILLÉ.

Dit un assassin....

LOUVETEAU.

Dit un assassin...

L'ÉVEILLÉ.

Tous ces intrigans...

LOUVETEAU.

Tous ces intrigans...

L'ÉVEILLÉ.

Sont autant de brigans.

LOUVETEAU.

Sont autant de brigans.

L'ÉVEILLÉ.

Ah! puissent-ils éprouver les tourmens

LOUVETEAU.

Ah! puissent-ils éprouver les tourmens

L'ÉVEILLÉ.

De toutes leurs victimes.

LOUVETEAU.

De toutes leurs victimes.

L'ÉVEILLÉ.

A présent je vous crois un honnête-homme. Tenez, cachez-vous-là. (*Il ouvre un buffet.*) Vos créanciers n'iront pas vous y chercher, j'en suis sûr.

LOUVETEAU, *entrant dans le buffet.*

Je te dois la vie.... Tiens, mon garçon, ma reconnaissance ne se bornera pas-là. *Il lui donne des mandats. L'Eveillé ferme les portes sur lui.*

L'ÉVEILLÉ.

Ce pauvre homme! il faut savoir obliger son prochain... Quatre mandats de cent li-

vres!... Faut que ce soit un quelqu'un de riche ! mais il n'avait pas l'air de répéter de bon cœur ce que je disais des terroristes : jarni ! si c'en était un ! je le chasserions sur le champ, en lui rendant ses mandats.

Air : *Nous sommes précepteurs.*

L'haleine de tout Jacobin,
Empoisonnerait pour la vie
L'air pur que respire en son sein
Tout ami vrai de la patrie.

Mais, j'entends monter bien vîte ; c'est peut-être les créanciers de cet honnête-homme-là, faisons semblant de rien.

SCENE XI.

LÈVEILLÉ, CLAINVILLE, ADELAÏDE.

CLAINVILLE.

RAssurez-vous, Adélaïde ; la tranquillité est rétablie. Quelques centaines de coquins transportés de rage de ne pouvoir plus exercer leur brigandage, d'une voix affreuse, vociferaient par-tout le meurtre, en se répandant dans différens quartiers; réunis sous un drapeau formé d'un sale chiffon, ils criaient de toutes parts que les royalistes s'étaient ralliés pour égorger les patriotes; ils comptaient au milieu de ce désordre sauver leurs infâmes complices ; mais bienôt les défenseurs de la patrie, auxquels se sont joints les amis du bon ordre, ont formé une masse imposante, à la vue de laquelle ces lâchees brigands ont disparu comme un léger nuage se dissipe tout à coup à l'aspect d'un soleil

brillant. Et chacun rit d'une ridicule tentative qu'on appelle *la Conspiration des Mouchoirs.* Oui, chère Adélaïde.

Air : *Du Serin qui te fait envie.*

Les vils Agens de grands coupables,
Dont le règne est anéanti,
Par des manœuvres exécrables,
Voulaient relever leur parti:
Mais bientôt la jeunesse altière,
Pour les poursuivre, armant son bras,
A fait rentrer dans la poussière
Cette horde de scélérats.

ADELAÏDE.

Combien ce récit me tranquillise et me flatte.

L'ÉVEILLÉ.

J'aurais commandé la chose, que ça n'aurait pas mieux été. Les épaules de quelques exclusifs ont payésans doute pour tous?

CLAINVILLE.

Quelques-uns s'en ressentiront longtemps, je t'assure.

L'ÈVEILLÉ.

Air : *Le lendemain.*

Mais, pour sortir d'affaire,
Ces gueux si fins en détours,
Eux qui, de gibecière,
Savent jouer tant de tours,
En pareille circonstance,
Devaient, en fripons subtils,
Vous escamoter d'avance
Tous vos fusils.

CLAINVILLE.

Les coquins n'ont montré d'adresse que pour s'approprier l'argenterie, les bijoux et les porte-feuilles.

SCENE XII.

Les mêmes. GERTRUDE, LINVAL, *divers Citoyens des sections, jeunes gens, &c.*

GERTRUDE, *accourant.*

Voici Monsieur Linval, avec tout plein de monde.

LINVAL.

Entrez, mes camarades, entrez. La chambre d'un patriote doit être le *muséum* des amis de la justice et les vengeurs du crime.

Air : *Du haut en bas.*

Du haut en bas,
On a rossé plus d'un compère,
Du haut en bas;
Je crois qu'ils n'y reviendront pas.
Chacun la tête la première,
Va se jettant dans tanière,
Du haut en bas.

CLAINVILLE.

Ne souffrez jamais que la terreur se rétablisse, et qu'une poignée de brigands souille encore les fastes de la révolution, par une journée semblable à celle du 31 Mai. Cette journée, ainsi que celles du 2 Septembre et du 27 Février, n'ont jamais eu l'assentiment des amis des lois et de la justice.

Air : *Quand l'amour.*

Oublions tous ces jours d'orage,
De calamités et d'horreurs ;
Eloignons cette affreuse image
Qui nous rappelle nos malheurs :
Ne pensons à ces jours de crime
Que pour voir hâter par les lois
Le châtiment si légitime
Des monstres réduits aux abois.

LINVAL.

Maintenant, ne nous occupons, mes amis, qu'à nous rafraîchir, en portant un *toast* aux succès de cette heureuse journée. L'Éveillé, une table et des verres.

L'ÈVEILLÉ.

Ça va être prêt dans l'instant.

GERTRUDE.

Je vas vous chercher ce qu'il vous faut.

ADELAÏDE.

J'aiderai l'Éveillé à mettre la table.

TOUS.

Laissez donc.

(*Ils se préparent à en approcher une.*)

CLAINVILLE.

Nous nous chargeons de ce soin.

LINVAL.

L'Éveillé ! j'ai là quelques bouteilles de Bordeaux que je conservais pour une bonne occasion, donne-nous-les ; elles sont dans ce buffet.

L'ÉVEILLÉ, *à part.*

Ah ! jarni ! Et l'autre qui est là ! Comment vais-je faire ?

LINVAL.

Dépêche-toi donc.

L'ÉVEILLÉ.

M'y voilà..... (*A part*) Je ne sais comment m'en tirer..... (*Haut*) Ne pourriez-vous pas, pour cette fois-ci, boire d'autre vin que celui qui est là-dedans ?

LINVAL.

Que de façons ! retire-toi, je vais le prendre moi-même.

L'ÉVEILLÉ, *à genoux.*

Ah ! Citoyen, pardonnez-moi.

LINVAL.

Pourquoi ?

L'ÉVEILLÉ.

J'ai fait cacher quelqu'un dans ce buffet.

LINVAL.

Dans ce buffet ! Et qui ?

L'ÉVEILLÉ.

Un malheureux, poursuivi par ses créanciers.

LINVAL.

Un malheureux ! tu as bien fait, mon cher l'Éveillé. Mes amis, pour ajouter au beau trait de sensibilité de ce garçon, je vous propose de nous cottiser, pour offrir à

l'honnête et infortuné Citoyen qui est là, une somme capable de le tirer de l'embarras où il se trouve.

LES JEUNES GENS.

Nous y consentons tous.

LINVAL.

Paraissez, Citoyen, paraissez.

(*Il ouvre le buffet.*)

SCENE XIII.

Les mêmes. LOUVETEAU, *groupé dans le buffet.*

ADELAÏDE, *jettant un cri.*

AH!....

CLAINVILLE.

Qu'avez-vous, Adelaïde?

UN JEUNE HOMME.

C'est ce coquin qui était à la tête de la bande qui nous a insultés.

ADELAÏDE.

C'est le barbare ennemi de mon père, celui qui l'a conduit à l'échaffaut.

TOUS, *avançant un pas.*

Scélérat!

LINVAL.

Arrêtez, camarades, prouvons à ses pareils que nous sommes les amis des lois, en les livrant à leur vengeance.

UN JEUNE HOMME.

C'est Louveteau, cet ancien agent du Comité de surveillance.

L'ÉVEILLÉ.

Il faut le brûler à petit feu dedans ce buffet ; ses créanciers le poursuivaient, disait-il ; il a raison, tous les honnêtes gens qu'il a réduits à la mendicité sont les siens.

LOUVETEAU.

Air : *Ça n'se peut pas.*

Ne précipitez pas, de grace,
Citoyens, votre jugement ;
Plusieurs collègues, à ma place,
Ont fait plus mal assurément.
Écoutez-moi, vous verrez comme
Je fus honnête en certains cas.

L'ÈVEILLÉ.

Un jacobin être honnête homme !
Va, le plus vil des scélérats,
Ça n'se peut pas. (*bis*)

CLAINVILLE.

Il faut le livrer sur le champ aux tribunaux.

LINVAL, *le tirant hors du buffet.*

Sors de là, malheureux ! une furie telle que toi, souille tout ce qu'elle touche.

LOUVETEAU.

Air : *Or écoutez l'histoire.*

Hélas ! dans ma conduite,
Je ne fus qu'égaré :
Qu'on la scrute au plus vîte,
Et je démontrerai...

CLAINVILLE.

Homme de sang ! examiner ta conduite, ce serait vouloir découvrir des crimes que nous ignorons.

(*Suite de l'air.*)

Si l'on épure en masse,
Les gens de ta façon,
Ce sera sur la place
De la Révolution.

ADELAÏDE.

Cruel ! que t'avait fait mon malheureux père ?

LOUVETEAU.

Ce n'est pas moi, je vous assure, qui l'ai dénoncé ; quelqu'un qui lui en voulait, se sera servi de mon nom.

ADÉLAÏDE.

Infâme ! tu joins la duplicité à la scélératesse !

LINVAL.

Ils avaient mis par-tout, *fraternité ou la mort*, et comme l'honnête homme ne pouvait fraterniser avec des fripons, la mort était son partage.

GERTRUDE.

Oh ! c'est bien vrai ! s'ils n'assassinaient pas, ils volaient.

Air : *Des Trembleurs.*

Chacun d'eux en cela brille ;
Dénoncer mainte famille,
Qu'on incarcère et qu'on pille
Avec toute impunité ;

Prendre, prendre, toujours prendre,
Tout confisquer pour le vendre;
Prendre à tous, ne jamais rendre,
Voilà leur moralité.

Le nieras-tu, dis?

LOUVETEAU.

Je conviens que nous avons quelques erreurs à nous reprocher... Mais le tourbillon d'une révolution entraîne.....

CLAINVILLE.

Antropophage! qui put jamais autoriser l'homme à se baigner dans le sang de son semblable?

LOUVETEAU.

Air: *N'en demandez pas davantage!*

Si j'ai commis quelques excès,
Dans un moment aussi critique,
C'était bien, je vous le promets,
Croyant servir la République.
J'ai mal fait, d'accord;
Mais j'étais encor
Le moins scélérat de ma clique. (*bis*)

L'ÉVEILLÉ.

Diantre! quel échantillon!

LINVAL.

Va, monstre, va subir le châtiment qui t'est préparé. Mes amis, que quelques-uns

de vous le conduisent au bureau central.

LOUVETEAU.

Mais, Citoyens... Ayez pitié...

TOUS.

Marche. *On l'emmène.*

SCENE XIV et dernière.

Les mêmes, hors LOUVETEAU.

CLAINVILLE.

Chère Adelaïde, vous allez être vengée; ces agens du crime se découvriront peu-à-peu, et bientôt le sol de la France sera débarrassé de cette tourbe infâme. Un juste décret vous rend les biens que la tyrannie et l'injustice vous avaient usurpés; et si l'offre de ma main, que je vous ai faite, est acceptée sans répugnance.....

ADELAÏDE.

Clainville, vous avez montré à mes yeux des sentimens trop estimables pour que je balance un instant à combler vos vœux.

CLAINVILLE.

Mes amis, l'aspect de ce misérable nous a empêché de nous livrer à la gaîté, mais nous allons y revenir.

LINVAL.

Oui, en buvant à ton prochain hymen. Mes camarades, mes amis, en terrassant les tyrans et les anarchistes, préparons un libre accès à la paix glorieuse qui s'annonce, et qui s'établira sur les bases solides d'une Constitution tranquille et fortunée.

VAUDEVILLE.

Air : *De Contredanse.*

CLAINVILLE, *à Adelaïde.*

Livrons-nous aux plaisirs
D'un flatteur hymenée ;
Cette heureuse journée
Comble tous mes desirs.

CLAINVILLE. ADELAÏDE.

Livrons-nous, &c.

LINVAL. *Suite de l'air.*

De vils brigands,
Dans ces instans,
Osaient encor
Provoquer notre mort ;
Mais nos efforts et nos succès
Les foudroient à jamais.

GERTRUDE.

Ferme dans mon motif,
Malgré la rude épreuve,
J'aime mieux rester veuve
Que prendre un exclusif.

L'ÉVEILLÉ.

Accueillez bien
Ce petit rien,
Et venez le voir
Chaque soir;
Vous n'aurez jamais pour voisins
Ici de Jacobins.

TOUS.

Livrons-nous / Livrez-vous aux plaisirs,
D'un flatteur hymenée,
Cette heureuse journée
Comble tous nos / vos desirs.

FIN.